

Traduire, ou comment devenir l'homme invisible

Jusqu'où l'amour de la magie a pu mener
le traducteur d'arabe **Khaled Osman**.

C'est bien un roman qui m'a donné envie de devenir traducteur littéraire, mais peut-être pas celui auquel on penserait spontanément : il s'agit de *L'Homme invisible*, d'H.G. Wells. Passionné de littérature, je voulais en effet faire un métier qui a tout ou presque de celui d'écrivain, mais à condition de rester absolument invisible. Mon obsession était de ne surtout pas être crédité pour la qualité de mon travail. Comme je suis également passionné de magie, je voulais que le processus de traduction soit totalement escamoté, et que les livres écrits dans les langues les plus variées puissent arriver entre les mains des gens directement en français par un tour de passe-passe dont personne ne devait rien savoir.

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est quand on invente des formules sophistiquées pour éviter de me mentionner, afin de ne pas gêner ma modestie naturelle. J'apprécie beaucoup le tact des médias qui, pour parler de ma dernière traduction, indiquent que « le livre est traduit aux éditions Nuage de Fumée », ou commentent la langue de l'auteur dans un tel luxe de détails tels qu'on doit se réjouir que les journaux français aient ouvert si largement leurs colonnes à des critiques arabophones. ♦

Traduire Baudelaire en arabe (Tunisie)

Zahraa Bouzoumita est agrégée de langue arabe et traductrice littéraire en Tunisie. Son désir de traduire du français doit beaucoup à Baudelaire. Elle nous confie cette évocation de son expérience.

J'ai eu le plaisir d'assister à l'un des ateliers de traduction littéraire de l'association ATLAS, à Tunis, du 22 au 25 janvier 2022, dans le cadre du projet Livre des deux rives.

C'était une aventure, vraiment : une rencontre magnifique avec des participants de tout autour du globe, riche en dialogues et échanges sur les enjeux de la traduction et sur le thème du texte traduit comme objet de création, que le traducteur Walid Soliman avait dirigés en présence de l'écrivaine francophone Fawzia Zouari. J'avais eu la chance d'entrer dans son univers et

de participer à la traduction d'un extrait de son livre *Par le fil je t'ai cousue*.

Cette rencontre m'a beaucoup apporté car elle était à la fois professionnelle, me donnant la chance d'élargir mon réseau, et culturelle, avec une visée multidimensionnelle. En atelier de traduction en individuel ou en équipe, j'ai découvert que la traduction d'un texte du français vers l'arabe ne peut que nous surprendre au fur et à mesure que nous traversons les idées et analysons les images de la langue source.

Notre collègue tunisienne a fait l'effort d'écrire son texte dans sa langue de travail. Nous avons décidé de lui conserver sa personnalité.

Les ateliers furent pour moi un vrai succès, une initiation à la traduction collective et une rencontre à la croisée de différents points de vue. Pourtant, l'expérience individuelle est celle qui a le plus enflammé ma passion pour la traduction littéraire, et ne cesse d'influer sur mes prochains projets dans ce domaine. Mon travail sur les textes du français vers l'arabe remonte à un temps plus lointain où dépeindre les personnages d'un roman français était mon dada, et m'attarder à transmettre dans ma langue maternelle le charme des vers de la poésie française trouvés dans maintes anthologies était la plus belle malédiction de mes jeunes années ! Que dire de ma découverte de la beauté de ces textes classiques ? De mon choix d'assumer de vivre et traduire l'esprit de leur époque, et de le faire de tout mon être ?

Le désir de peindre de Baudelaire fut l'une de ces rencontres emblématiques dans mon parcours. La traduction d'un tout petit extrait de cet auteur a été la raison de mon arrivée à la fondation du magazine littéraire à l'ENS de Tunis, où j'ai étudié la langue arabe comme spécialité de base. N'ayant pas tari depuis, mon élan émotionnel pour le français me pousse encore assez souvent vers le rivage de ses beaux textes littéraires, là où je me découvre enracinée dans la mémoire

des mots, charmée par leur bruissement. J'ai commencé par Baudelaire, Lamartine, et puis Musset avec son poème *Adieu*, ma préférence absolue pour célébrer le romantisme dans tous ces élans !

Pourtant, je me suis rendu compte que remettre les pieds sur terre était aussi important pour moi, et me voilà à parcourir le monde de Balzac, en particulier son *Eugénie Grandet*... De grands contrastes, mais c'est là la réalité de mon parcours. Puis, autres détours, dépaysements et je reviens à Baudelaire avec ferveur.

Baudelaire habite ses textes de son ton ensorcelant et de sa voix entremêlée, à la fois douce et déçue. Son texte m'a captivée, avec tout ce qu'il y a d'ambigu entre ses lignes. De quelle façon j'ai sombré dans ses lumières ! En le traduisant, j'ai presque senti l'âme de l'écrivain dans ma propre plume. Ses pensées sur la femme, énigmatique mais provocatrice, évoque l'orage de son cœur, sa vision idyllique des choses, son aspiration à un être hors norme : la femme-déesse.

Pour ceux et celles qui ont « essayé » d'apprendre à se familiariser avec l'esprit baudelairien, il y a eu sûrement la même secousse, le même désir de

s'éterniser dans le texte, il y aura peut-être même eu une attraction semblable, aussi naïve que la mienne, mais si captivante. Le style baudelairien a cette légèreté éphémère, avec ce qu'il semble nouer de lien avec son lecteur. Néanmoins, on ne peut le comprendre sans s'attarder sur ses opinions sur l'Art. Il a cet esprit insoutenable, et c'est ainsi, par ailleurs, qu'il a pu céder au Beau à sa façon !

Enfin, lire Baudelaire n'est nullement le traduire. Ce sont deux étapes à franchir chacune à part entière. Je me suis lancée dans l'aventure de traduire ses belles images poétiques, de broser le portrait de sa créature qu'il a décrite «fabuleusement», dans une langue de pur symbolisme et de raffinement. Je ne puis que revivre l'émotion de cet effet surréel lors de la traduction, en me rappelant toujours que le fait de traduire dépend du choix du cœur, comme lorsque j'ai choisi de traduire avec passion l'extrait de Baudelaire, dit «le poète maudit».

Le désir de peindre est l'un des textes inspirateurs, tantôt époustouflant par son caractère prodigieux, tantôt mélodieux et suave, douceâtre et imbibé d'émotion. Il mêle rêve – celui d'une femme Méduse – et réalité, l'ici et l'ailleurs, la joie du poète en abîme.

Là où existent poésie et prose, là où le texte assure sa fécondité, un autre enjeu de la traduction se révèle : l'amalgame du genre. ♦

Hommage aux plus médiocres représentants de notre profession

Quand les mauvaises traductions font le terreau d'une vocation et d'un désir de traduire qui depuis, pour **Cyrille Rivallan**, ne s'est jamais démenti.

Comme nombre de mes congénères, je me suis souvent demandé pourquoi l'humanité avait eu la sottise idée d'inventer la médiocrité, un concept dont l'intérêt paraît pour le moins discutable au premier abord. C'est la traduction qui est venue répondre à cette question qui m'aura hanté près d'un demi-siècle.

Au début des années 1990, un professeur d'université m'avait dissuadé d'embrasser la carrière de traducteur qui me séduisait pourtant terriblement. À l'en croire, j'étais condamné à des jours funestes consacrés aux notices d'imprimantes. Il se méprenait, puisque j'ai réussi à échapper à ces corvées. Mais comme je manquais cruellement de maturité à l'époque,

on ne peut exclure qu'il m'ait rendu service en retardant mon entrée dans le métier.

Au gré du vent, je me suis vu exercer 1001 métiers, tous plus farfelus les uns que les autres. Mais le rêve de devenir traducteur ne m'a jamais quitté un seul instant. Et au risque de surprendre, c'est aux *mauvais* traducteurs que je dois ce qui me tient désormais lieu de carrière.

En effet, pendant plus de vingt ans, je n'ai jamais raté la moindre occasion de pester face à la moindre erreur de traduction manifeste, et je réserve toujours une place de premier choix dans mon goulag autogéré à ce maudit traducteur qui a confondu

deux ingrédients dans une recette de cuisine exotique et qui m'a gâché tout un plat.

C'est un titre de film aberrant qui a servi de catalyseur. Quoi qu'on pense de *Drowning by Numbers* de Peter Greenaway, il suffit d'écouter les premières minutes de dialogue pour comprendre que *Noyés sous les chiffres* aurait été plus approprié que *Triple assassinat dans le Suffolk*, qui en aura fait rire plus d'un. Cette absurdité m'a convaincu qu'il était possible de trouver du travail en tant que traducteur *quand bien même on n'était pas fait pour ça*. Cela m'a permis de surmonter mes inhibitions et de me lancer enfin, pour ainsi dire au culot. J'ignorais évidemment que si les traducteurs et traductrices ont souvent leur mot à dire sur les titres, sur ce point, hélas ! ils ont rarement le dernier mot...

Dix ans plus tard, lorsque je relis mes toutes premières traductions, je suis pris de vertige. Certes, je faisais mes gammes, mais de là à sombrer aussi bas... Je les renie allègrement, et pour certaines, je ne comprends même pas qu'elles aient pu être publiées en l'état.

Mais donc, force est de constater que j'ai réussi mon pari : je suis parvenu à monnayer à mon tour mon

incompétence et à devenir l'un de ces traducteurs médiocres que je méprisais jadis (sans savoir dans quelles conditions ils avaient travaillé, et encore moins à quel tarif, notez bien).

Je me console en me disant que peut-être, quelque part, un lecteur, une lectrice, a à son tour trouvé mes traductions infâmes et s'est dit qu'il ou elle pouvait se lancer. Si c'est le cas, alors oui, la médiocrité a bel et bien une utilité. ♦

L'inspiration de *La Grande Eau*

Les voies de la traduction sont obscures, mais parfois lumineuses, tel ce très beau texte macédonien qui a marqué l'entrée de la journaliste **Maria Béjanovska** dans la profession.

Quand j'évoque le titre de ce roman unique de Živko Čingo, *La Grande Eau*, j'ai le cœur qui chavire. C'est à cause de ce texte, ou plutôt grâce à lui, que je suis devenue traductrice littéraire. Je devrais parler de vocation, car à l'époque j'avais déjà un métier passionnant, le journalisme.

Je revenais de reportage en Macédoine et, comme toujours, ma valise était pleine de livres. Connaissant mon intérêt pour la littérature, les écrivains et les éditeurs de mon pays natal n'hésitaient pas à me charger d'une quantité invraisemblable d'ouvrages qui ne manquaient pas de me poser quelques problèmes à la douane. En défaisant ma valise je suis tombée sur un tout petit livre dont la couverture n'avait aucun attrait. D'un vert terne et un peu défraîchi. Le titre cependant m'avait intriguée : *La Grande Eau*. Et le nom de

l'auteur, Živko Čingo, ne m'était pas inconnu. Ses récits intitulés *Paskvelia* avaient provoqué quelques années auparavant l'enthousiasme de la critique en Macédoine mais aussi la méfiance du pouvoir, pour ne pas dire une véritable panique dans les milieux politiques. Et le jeune auteur commençait à sentir le souffre. On le comparait à Isaac Babel par la vivacité du regard qu'il portait sur la période post-révolutionnaire et par les couleurs impressionnistes de sa narration.

La Grande Eau était son premier roman. J'apprendrai plus tard qu'il l'avait écrit en quinze jours, mais « tout était déjà dans ma tête, de la première à la dernière phrase », me dira-t-il lors de son passage à Paris. J'ai lu ce magnifique texte d'une seule traite, envoûtée par ce magicien des mots. Et, je me souviens, comme si c'était

hier, du passage qui a été pour moi décisif :

« Chère eau ! Le soleil du soir s'était couché sur les vagues, s'était donné à elles. Imaginez un peu : fil par fil, il se dénoue de la pelote dorée du jour. A cet instant, la Grande Eau ressemble à un énorme métier à tisser qui tisse lentement, sans faire de bruit. Par une voie secrète, tu vois, tout cela se transporte sur le rivage. Que je sois maudit, même les arbres et les oiseaux descendus sur leurs branches s'étaient mis à tisser. »

J'ai commencé à traduire ce texte tout en le lisant. C'était irrésistible. L'idée de le faire publier ne m'effleurait même pas. Un éditeur, après avoir appris par ouï-dire que je travaillais sur un texte de Čingo, est venu me voir en me disant « je le publie immédiatement ». C'était Vladimir Dimitrijevic.

Et *La Grande Eau* est parue quelques mois plus tard, en 1980, aux Éditions L'Âge d'homme. Trente-cinq ans plus tard, c'est Le Nouvel Attila qui le publie en lui offrant un magnifique écrin conçu par Giovanna Ranaldi. ♦

Il s'appelait Pierre Thillet (1918-2015)

Michel-Guy Gouverneur parvient en quelques lignes à nous plonger, à travers l'hommage à un grand professeur, à la fois dans un monde de connaissances et dans l'atmosphère de la société qui l'a vu grandir.

Mon enfance avait à peine commencé que j'étais déjà entouré de messages babéliens. Dans le petit appartement du petit immeuble de la capitale d'un petit pays (petit par la superficie, mais le plus grand du Maghreb par son histoire et sa culture), les adultes échangeaient dans un français chantant, et les enfants ne pouvaient, pour se comprendre, que bredouiller l'idiome de leurs origines : l'école maternelle restait à inventer, mais dans la cour de l'immeuble, les jeux se faisaient en maltais, en dialectes judéo-arabe, tunisien, berbère marocain, sicilien, en anglais, sous les fenêtres du Grec, un marin au long cours qui disparaissait régulièrement du rez-de-chaussée pour de longues semaines.

À six ans, je quittais cette « micropole langagière » (J. Hassoun) pour la métropole. Certains soirs, mes parents captaient sur les ondes courtes les bribes de conversation de notre cousin, officier radio sur un navire voguant vers le golfe Persique ou la mer de Chine. Il était de la branche anglaise de la famille. Nos voisins devinrent nos amis, une famille franco-écossaise dont les enfants furent mes premiers initiateurs en Queen's English.

Mon père travaillait dans un cabinet d'assurance maritime, et après l'école, je rencontrais souvent à l'agence, parmi courtiers et transitaires, des messieurs sérieux, peu bavards, moins affairés que les employés du bureau : c'étaient des traducteurs. Ceux-là ne

mettaient pas en français des poèmes du Moyen Âge, comme nos voisins, mais ils connaissaient tout ou presque des boulons, des machines-outils, des ventilateurs et du vin portugais, des voitures suédoises et des cigarettes américaines. Quant à moi, à presque 17 ans, je commettais ma première traduction, une notice pour perceuse multi-fonctions.

Malgré ces débuts, et malgré des années de « thèmes-et-versions », je ne compris que beaucoup plus tard ce que c'est que « traduire ». Inscrit en D.E.A. à la Sorbonne, après quatre années d'enseignement dans la campagne de l'Est algérien, je devais suivre un séminaire sur la méthodologie de la traduction philosophique. Je connus ainsi un éminent professeur, auteur d'ouvrages d'une exceptionnelle qualité, et pédagogue hors pair : il n'avait pas d'étudiants ni d'étudiantes, il avait des disciples. Toujours en chemise blanche et costume sombre, s'exprimant avec clarté et non sans humour, il avait une connaissance approfondie de son sujet, et s'il n'aimait pas les digressions, il savait sortir de son domaine lorsqu'il sentait son auditoire en difficulté. Je précise qu'il faisait cours sur les traductions médiévales des textes de l'aristotélisme (mais aussi de Platon, Plotin) ;

il était le spécialiste incontesté d'Alexandre d'Aphrodise.

Qui n'est pas resté bouche bée en le voyant, en l'entendant, passer du texte grec à la version du même en latin médiéval, tout en soulignant que celui-ci était tiré non de l'arabe de Damas mais du syriaque ... ? Et si Maïmonide avait utilisé la même source, il nous montrait dans le texte hébreu ce qu'il était advenu de la démonstration initialement en grec chez Plotin ! C'était prodigieux : pas un dictionnaire, pas une note, un savoir unique dont on cherche l'héritier ...

Ses consignes de méthode étaient des plus utiles : chacun de nous se constituait peu à peu un fichier des erreurs de copistes (Ah ! les homéotéleutes !), car pour lui l'incohérence n'existe pas en philosophie : s'il y a inconséquence, elle est nécessairement due au passage d'une écriture à une autre – à nous de la retrouver. Et certains termes sont de pures transcriptions du son du mot prononcé (en langue source) : inutile d'aller chercher des étymologies fantaisistes qui ne font qu'éloigner le message initial.

Le conseil le plus avisé qu'il m'ait donné, c'était de considérer chaque mot dans son histoire ; le mot grec

pour « matière » au III^e siècle av. J.-C. est pris dans un réseau de sens qui est devenu radicalement différent pour l'équivalent arabe de ce mot au III^e siècle de l'Hégire. Comprendre, c'est prendre en compte ce fait historique.

J'ai connu bon nombre de traductrices et traducteurs (techniques ou littéraires), toutes et tous aussi admirables les unes que les autres. Mais celui-là était inégalable. Lors de ma soutenance, il a été de ma vie la première personne à me désigner comme « traducteur », ce qui me fit une telle impression que je crus être soudain devenu une autre personne. ♦

De l'importance des rencontres... et des hasards (qui n'en sont peut-être pas)

Pour **Claudine Richetin**, au commencement était... ce qui peut s'apparenter à une prédisposition. Ensuite sont arrivées les rencontres, singulières, comme autant de relais qui mènent à ce bien singulier métier qui est le nôtre.

Aussi loin que je me souviene, j'ai toujours voulu être traductrice. Peut-être parce que, dès mon enfance dans un village du Sancerrois, fille d'un paysan et d'une institutrice, j'ai appris deux langues distinctes et ressenti la nécessité de passer du patois berri-chon parlé avec mes copains du village au français plus châtié dicté par l'exigence maternelle de retour à la maison. Au temps de ma lointaine jeunesse étudiante, il n'existait en France aucune formation universitaire pour la profession de traductrice.

Deux personnes m'ont encouragée dans cette voie et servi de modèle.

J'ai rencontré la première, Sheila Fischman, à la fin des années 1960, alors que j'étais étudiante d'anglais à l'Université de Sherbrooke, au Québec. Originaire de Saskatchewan, Sheila, qui avait étudié à Toronto, était membre d'un groupe d'écrivains et d'artistes anglophones et francophones qui ont contribué à l'essor culturel de l'Université de Sherbrooke pendant plusieurs décennies. Ils avaient fondé, sous l'égide d'un

poète, D. G. Jones, professeur de littérature anglaise à l'université et aussi mari de Sheila, une revue de poésie bilingue en traduction, *Ellipse*. Sheila m'a invitée à participer à cette revue en tant que traductrice, et c'est ainsi que j'ai publié mes premières traductions de poésie : des textes inédits de jeunes poètes comme Margaret Atwood, Michael Ondaatje, ou plus anciens comme Archibald Lampman.

Dès le début des années 1970, le défi de cette jeune pionnière a été de transmettre la littérature québécoise contemporaine aux anglophones canadiens. Elle a traduit avec talent, récompensée de multiples fois par des prix du Gouverneur Général du Canada, tous les principaux auteurs canadiens francophones, de Roch Carrier, Anne Hébert, à Jacques Poulin, Yves Beauchemin ou Michel Tremblay, avec une finesse linguistique qui lui a permis de transposer en anglais les multiples particularités culturelles de la langue québécoise. Elle a joué un rôle important dans l'établissement de ponts entre deux cultures qui cohabitaient dans une ignorance mutuelle malgré la réalité du bilinguisme. Par ses conseils de lecture, elle m'a également fait découvrir toute la richesse de la littérature canadienne anglophone. Au fil des ans, nous avons cultivé, grâce à nos lettres et quelques

visites de part et d'autre de l'Atlantique, une profonde amitié qui ne s'est jamais démentie.

À mon retour en France, j'ai continué à collaborer à la revue *Ellipse* et à penser à réaliser mon rêve de traduction, jusqu'au jour où, au début des années 1980, j'ai lu un roman d'Antonia White. J'ai su qu'il fallait que je la traduise. Antonia White n'a écrit – en plus d'avoir beaucoup traduit Colette – que quatre romans et un recueil de nouvelles, mais elle avait été choisie par les éditions Virago comme figure de proue pour le lancement de leur collection *Modern Classics*. J'ai contacté plusieurs éditeurs et, sans attendre leur réponse, je me suis lancée dans la traduction du deuxième roman d'Antonia White, *The Lost Traveller*. Après plusieurs contacts infructueux, j'ai reçu une réponse positive des éditions La Découverte. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de la deuxième personne qui a eu une influence décisive sur ma carrière : Fanchita Gonzales Batlle, qui était alors directrice littéraire et traductrice. Elle aussi était une « admiratrice inconditionnelle » d'Antonia White, mais, les droits de traductions étant trop élevés, elle avait renoncé au projet de la publier. Nous avons mis en place, grâce aux contacts que j'avais gardés avec Sheila Fischman, qui

vivait alors, comme aujourd'hui encore, à Montréal, une coédition avec la maison d'édition québécoise Le Roseau. *L'Égarement* a été publié en 1989, plus de trois ans plus tard, et n'a pas été un grand succès de librairie, mais nous avons construit, Fanchita et moi, une amitié qui ne s'est achevée qu'en février dernier lorsqu'elle nous a quittés. Cette amitié, née au fil des mots des autres, s'est nourrie de nos rencontres et des échanges épistolaires où nous nous racontions. Je l'admirais pour son goût insatiable de la diversité, elle qui avait traduit le journal de Che Guevara et savait interpréter avec une précision scintillante tant d'écrivains anglais, italiens, grecs et espagnols.

Grace à ces deux femmes – qui par les hasards improbables de la vie se connaissaient un peu avant de me rencontrer – grâce à leurs conseils, leur exemple, leur enthousiasme, leur générosité, leur amour des mots des autres, que nous échangions par lettres à une époque où les courriels et Internet n'existaient pas encore, et où le temps ne se mesurait pas à la même aune, j'ai pu poursuivre mon rêve avec d'autres éditeurs et traduire de nombreux auteurs. ♦

Le bonbon de la traduction

Pascale Elbaz traduit du chinois depuis cet instant où il lui fallut traduire l'expérience d'un certain bonbon...

Reprendre ses études à 35 ans, côtoyer les jeunes gens fraîchement sortis du bac, rester assise de longues heures dans une salle de cours et rentrer chez soi avec des devoirs : voilà la vie que je menais, jeune maman, inscrite en licence à l'UFR de chinois de Paris-VII. J'enseignais dans différents établissements le français pour les Chinois et le chinois pour les Français et voulais parfaire mes connaissances.

Parmi les cours plus ou moins arides, il y avait celui de Chantal Chen-Andro, grande traductrice du chinois. Un jour, à un examen, M^{me} Chen-Andro nous donna un texte d'une quinzaine de lignes d'un écrivain chinois contemporain. On suivait l'auteur dans ses souvenirs, et particulièrement dans celui d'un certain bonbon, qu'il prenait dans sa poche, déballait avec soin, dépliant le papier blanc et fin, un peu rêche, puis qu'il croquait d'un coup,

faisant jaillir un liquide acidulé. Tout l'intérêt de ce bonbon était dans le contraste entre la surface dure, luisante, sucrée et l'intérieur, liquide et citronné. Et tout à coup, il n'y eut plus ni salle de classe ni examen, ni stress ni notes, mais une sensation à décrire le plus précisément possible, afin qu'elle perdure et puisse être reprise et savourée, encore et encore, à travers l'espace et le temps. Depuis, cette nécessité du traduire, comme la seule possibilité de transmission d'un patrimoine individuel à un public de lecteurs et de lectrices, ne m'a plus quittée.

Il aura suffi d'un seul bonbon dont on fait éclater la première couche d'un coup sec, et d'une traductrice qui avait su choisir des textes savoureux à nous mettre sous la dent. ♦

Née avec Michel-Ange et Rilke à Heidelberg

Isabel Violante rêve encore de traduire les 329 poèmes de Michel-Ange.

Cet été-là j'avais 19 ans, j'étais en prépa, j'étudiais l'allemand : logiquement, je passai un mois à l'Université de Heidelberg. Je partais à l'aventure, téméraire et rêveuse. Je ne savais pas ce que j'y trouverais, mais cela me nourrit encore.

C'était une après-midi en bibliothèque – une de ces bibliothèques aux rayons offerts où l'on peut s'asseoir au pied des rayonnages et s'abîmer en lectures désordonnées. Le programme d'un cours exigeant – celui du comparatiste Fritz Pöpcke – m'amenait à Rilke.

Le temps dilaté me concédait de flâner au sein de ces *Versammelte Werke*, œuvres complètes, qui dans l'édition de référence incluaient vraiment toute l'œuvre du poète : même ses traductions. Surtout ses traductions ? Je ne pousserai pas jusque-là, mais c'était

une double découverte. Que Rilke eût traduit, et ce qu'il avait traduit.

Il y avait là-dedans de la poésie italienne. Il y avait la poésie de Michel-Ange. Comme à ses lecteurs des années 1920, Rilke me chuchotait que le plus poète de la Renaissance italienne était peut-être ce peintre, sculpteur et architecte. Comme ces lecteurs-là, probablement, j'ignorais qu'il eût écrit plus de 300 poèmes.

Il y avait ce quatrain que je lus en allemand pour la première fois :

*Schlaf ist mir lieb, doch über alles preise ich, Stein zu sein. Währt Schande und Zerstören,
nenn ich es Glück: nicht sehen und nicht hören.
Drum wage nicht zu wecken. Ach! Sprich leise.*

« Ach! Sprich leise » est presque plus beau que la formule italienne, avec son exclamation mièvre *deh* – non, pas mièvre, mais devenue mièvre à force d’être usée dans des livrets d’opéra. « Stein zu sein » compose l’allitération parfaite. La rime ne force rien.

Caro m’è ’l sonno, e più l’esser di sasso,
mentre che ’l danno e la vergogna dura;
non veder, non sentir m’è gran ventura;
però non mi destar, deh, parla basso.

J’ai donc découvert la poésie de Michel-Ange par sa traduction allemande, par Rilke.

J’ai parfois l’impression que l’essentiel de ma vie intellectuelle se dévide à partir de cette après-midi à Heidelberg. Car par la suite j’ai fait mon doctorat sur un poète traducteur, Giuseppe Ungaretti, et j’ai moi-même traduit un choix de poèmes de Michel-Ange.

Je ne désespère pas de traduire un jour l’intégralité de ses 329 poèmes. Une part de moi est née à Heidelberg cet été-là. ♦

Rigueur universitaire et résonance poétique

Traductrice d'anglais, **Pascale Drouet** rend hommage à deux grands inspireurs à travers chacune de ses traductions...

Ayant passé mon enfance en Afrique à l'écoute d'étranges dialectes, j'ai toujours été intriguée par la langue de l'autre. J'ai commencé à pratiquer la traduction lors de mes études supérieures : je traduais des extraits littéraires de l'anglais et de l'espagnol en français. Quelle entrée magnifique dans la littérature, quelle lecture attentive, au plus près d'une langue étrangère ! Plus tard, alors que je faisais moi-même traduire des textes littéraires à mes étudiants, deux personnes m'ont donné envie de pratiquer la traduction à plus grande échelle, en traduisant désormais des œuvres dans leur intégralité : l'universitaire Jean-Michel Déprats et le poète Yves Bonnefoy, tous deux superbes traducteurs du théâtre et de la poésie de Shakespeare (entre autres).

Moi aussi, je voulais traduire les pièces du grand dramaturge – elles avaient constitué mon corpus de thèse. Mais le terrain était déjà remarquablement occupé par des traducteurs au talent indiscutable, ceux-là même que je viens de nommer – le premier a traduit l'essentiel des pièces de Shakespeare pour la nouvelle édition de la Pléiade ; le second, lui, est parti à la rencontre de Shakespeare en poète et a mis sa propre poétique au service de ses traductions. Je leur saurai toujours infiniment gré, à l'un comme à l'autre, de m'avoir fait découvrir le théâtre d'Howard Barker et la poésie de Galway Kinnell, et de m'avoir encouragée à traduire des pièces et des poèmes qui n'avaient pas encore trouvé leur version française. C'est ainsi que je me suis lancée... pour ne plus jamais m'arrêter, faisant advenir dans ma propre langue non seulement

des textes (jamais traduits auparavant) d'auteurs de notre temps (Alberto Manguel, David Greig, Pavel Drábek et Josh Overton, Emily Grosholz), mais aussi de contemporains de Shakespeare (Robert Greene, Francis Beaumont et John Fletcher).

Et, toujours, je tente de concilier, en hommage à ces deux grands inspirateurs, rigueur universitaire et résonance poétique. Et comme eux, j'ai plaisir à accompagner mes traductions d'éclairages critiques et de réflexions personnelles sur mes choix de traductrice. ♦

Traduire n'est-il pas une nécessaire imposture ?

Ce récit sensible par **Peggy Rolland** évoquant son entrée dans le métier de traductrice est aussi un discret mais sincère hommage à Olivier Mannoni et à son école de traduction littéraire, l'ETL.

Janvier 2019. Assise au milieu d'inconnus dans la salle de réception du CNL, j'écoute avec attention les autres stagiaires de l'ETL se présenter. Je me demande par quel drôle de hasard je me trouve parmi eux.

J'ai traduit deux premiers romans par pur accident. J'avais été étonnée, probablement aussi un peu flattée, qu'on me confie une traduction, à moi qui n'avais jamais traduit pour l'édition. Sans doute était-ce lié aux conditions financières déplorables que j'avais acceptées, faute de ne rien connaître du métier. Certes, j'avais profondément aimé traduire, mais j'avais aussi conclu que, si je voulais en vivre, il allait falloir refuser de telles conditions, ce que j'avais fait.

Depuis, plus rien. Calme plat.

Jusqu'à ce mail d'Olivier Mannoni, commençant par un intimidant « Chère consœur », m'annonçant que ma candidature à son école avait été retenue. Me voilà donc à mon tour qui tente, en quelques phrases, de résumer par quels méandres j'étais arrivée jusque-là.

Ce qui m'a frappée, ce jour-là, c'est de constater à quel point mes camarades, ceux qui, comme moi, avaient peu traduit, ceux qui n'avaient traduit « que » de la romance ou des livres de développement personnel ou des langues rares, semblaient partager ce sentiment d'imposture. Néanmoins, la chaleur avec laquelle Olivier nous a accueillis, ce rapport d'horizontalité

qu'il a tout de suite instauré entre nous, ne laissaient aucun doute sur notre légitimité à nous trouver réunis.

Je suis ressortie de ma première journée de formation exaltée, avec l'intime conviction que j'avais enfin trouvé un nom à ce que j'étais, intimement, et que, par la même occasion, j'avais rencontré des pairs.

Depuis, ce même sentiment d'imposture s'est manifesté à plusieurs reprises : quand j'ai accepté de traduire mon premier roman de l'anglais, moi qui étais avant tout germaniste ; quand j'ai demandé à assister à un CA de l'ATLF, intimidée par l'engagement et les personnalités de plusieurs figures qui le constituaient, quand j'ai

cotraduit aux côtés d'une traductrice que j'admirais.

Mais je m'en libère rapidement. Au fond, traduire n'est-il pas une nécessaire imposture ?

Toujours est-il que je dois une fière chandelle à Olivier Mannoni d'avoir créé son école d'imposteurs, ainsi qu'à tous les imposteurs inspirés que j'ai croisés depuis et avec lesquels je partage la passion de notre merveilleux métier. ♦

Correspondance transatlantique

Et si le fait d'être traducteur était de vivre en perpétuel transit entre deux langues ? C'est un peu ce à quoi fait réfléchir l'évocation de **Sophie Taam** qui partage avec nous ce souvenir épistolaire, linguistique... et amoureux

Ma première traduction, que je considère *a posteriori* comme littéraire, était celle du poème de Seidl, de l'allemand vers l'anglais : « Ich auf der Erd', am Himmel du » [Moi sur terre, toi au ciel], popularisé par un Lied de Schubert sous le titre « Der Wanderer an den Mond » [Le voyageur à la lune]. D'entrée de jeu, j'avais enfreint l'une des règles fondamentales de la traduction littéraire, dont j'ignorais tout à l'époque : traduire uniquement vers sa langue maternelle.

J'étais en transit. Je venais de quitter définitivement les États-Unis pour revenir en Europe. J'avais laissé derrière moi mon amoureux d'origine vietnamienne, de citoyenneté danoise et détenteur de la carte verte. Un job dans l'export m'avait été proposé au cœur du Tyrol bavarois. Je m'apprêtais à m'y installer et mon amoureux devait

me rejoindre après avoir décroché son diplôme universitaire à Los Angeles. Nous correspondions par voie épistolaire (Internet en était à ses balbutiements).

Nous nous efforcions de préparer notre arrivée dans ce nouveau pays d'accueil et d'améliorer notre maîtrise de l'allemand. En guise d'entraînement, je donnai à mon amoureux de langue danoise le poème de Seidl afin qu'il le traduise en anglais, notre langue commune. Ce poème nous touchait, il semblait parler de nous deux, errant à travers le monde à la recherche d'un point de chute que nous pourrions appeler – en anglais bien sûr – notre « home ».

Le danois étant relativement proche de l'allemand, il me fit parvenir une traduction que je jugeai assez fidèle.

Je lui renvoyai ma contre-proposition de traduction en anglais dans une autre lettre.

Récemment, j'ai retrouvé cette correspondance et nos traductions en anglais. De nos jours, pour traduire un poème de l'allemand, une personne non-traductrice se tournerait peut-être spontanément vers Internet. Mais nous n'avions pas Internet : nos traductions respectives du poème de Seidl proviennent de nos cerveaux.

Je ne prétendrai certes pas que la traduction de cette complainte chantant l'exil, le désir lancinant d'une patrie, le sentiment de non-appartenance, me transforma aussitôt en traductrice littéraire. Près de vingt ans s'écoulèrent entre ces lettres et ma première traduction pour un éditeur.

Mais aujourd'hui, il m'apparaît que ce poème et cette traduction recélaient réellement les germes de mon être de traductrice. ♦

Abolir la solitude des autres au prix de la sienne

Aude Lemoine-Gwendoline témoigne de l'importance déterminante de romans pour enfants... tous traduits par Rose-Marie Vassallo. Vocation et hommage se mêlent dans ce beau parcours personnel.

Le livre – qu'il soit pour petits ou grands – n'occupait pas une grande place chez nous. Je n'ai en outre pas souvenir d'avoir visité beaucoup de librairies dans mon enfance majoritairement champêtre, trop loin des villes pour profiter de tout ce qu'elles avaient à offrir. Il me restait néanmoins une minuscule oasis dans ce désert culturel : le rayon livres du supermarché. Dans le magasin, je lâchais le chariot à hauteur des « biscuits apéro » ou des packs d'eau afin de m'échapper là où je reconnaissais le célèbre dos, avec ses tons pastel et son petit logo animalier, emblématique de ma collection préférée : l'atelier du Père Castor, aux éditions Flammarion. J'examinais les couvertures, dévorais les quatrièmes de couv' et sélectionnais un ou deux livres, pas plus, pour

être certaine que ma mère approuverait. J'ai grandi en même temps que ma collection, passant des livres Castor Poche junior tels que *Le Livre de Dorrie* de Marilyn Sachs aux livres Castor Poche senior : par exemple *Au diable les belles journées d'été* de Barbara Robinson. À l'époque, je ne prêtais aucune attention aux noms des autrices, pourtant si loin, eux aussi, de mon quotidien, dans une France très rurale : Lois Lowry, Dorothy Crayder, Cynthia Voigt, Janet Lunn.

Des années plus tard et une maîtrise d'anglais en poche, alors que je vivais entre Bruxelles et Toronto, mon ancienne directrice de mémoire m'informe qu'un Master spécialisé en littérature de jeunesse ouvre au Mans ; les cours sont dispensés

exclusivement en ligne. C'est parfait, je m'inscris et mon premier réflexe est de revisiter ces livres d'enfance qui m'ont suivie, dans leur carton, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. Non seulement je me rends compte que je n'avais lu que des autrices anglo-saxonnes, mais il apparaît aussi qu'une femme se cache derrière un grand nombre de traductions : Rose-Marie Vassallo. Son travail, aussi impeccable que colossal, et ma passion de la langue anglaise me donnent envie de marcher (très humblement) dans ses pas. Au terme de mon Master en littérature de jeunesse, je démarche des éditeurs parisiens, sans trop de succès, pour leur proposer de traduire leurs ouvrages de l'anglais au français. C'est finalement Cécile Térouanne, une éditrice chez Hachette, qui me donne ma chance, ce qui me permet de collaborer avec d'autres grands éditeurs français pour la jeunesse.

J'ai fini par rencontrer celle qui avait inspiré ma carrière.

Je suis allée rendre visite à Rose-Marie dans son paysage de granit rose. Plutôt qu'à une consœur, je pense que c'est à l'héroïne invisible de mon enfance que je m'adressais, sans le dire, ce jour-là. À la femme de lettres qui m'avait ouvert les portes de tant d'histoires, de tant de cœurs, qui m'avait

fait voyager si loin, jusqu'aux États-Unis, moi la petite villageoise qui n'avait pas encore mis les pieds dans ce grand pays. En introduction au *Livre de Dorrie*, Rose-Marie a écrit : « Drôle de métier que celui de traduire – passionnant, envahissant, artisanat et alchimie, communication et solitude... Heureusement, pour équilibrer, il y a la vraie vie : le chien, le chat, les amis, les enfants et le mari – passionnants, envahissants, artisanat et alchimie, communication et... rêve de solitude. » C'est peut-être là tout le paradoxe du métier de la traductrice littéraire lorsqu'elle crée une infinité de ponts invisibles : elle abolit la solitude des autres au prix de la sienne. ♦

La traduction, ou l'art de transformer les cuisses en mollets

Gilles Robel le dit bien, « passé la première déception, le mollet me sembla en effet bien plus gombrowiczien que la cuisse, car moins grossièrement érotique, et beaucoup plus fuyant... »
À quoi tient l'entrée dans le métier du traduire...

Mon intérêt pour la traduction remonte à mes cours d'hy-pokhâgne. Non pas à mes cours d'anglais, qui étaient excellents et m'ont tout appris en matière de stylistique comparée, mais mes cours de français, qui étaient profondément ennuyeux.

Pour tuer l'ennui, tandis que je feuilletais notre manuel au fond de la classe, je suis tombé sur un extrait de *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz (qui allait devenir mon auteur préféré), publié par Julliard en 1958 et repris dans la collection 10/18. Il s'agit d'un passage où le narrateur redevenu lycéen découvre des lettres adressées à une « lycéenne moderne », dont une qui comporte un poème d'amour qu'il traduit en « langage intelligible » :

LE POÈME

Les horizons éclatent comme des bouteilles

La tache verte pousse vers le ciel

Je retourne à l'ombre des sapins

Et là-bas :

*Je bois la dernière gorgée
inassouvissante*

De mon printemps quotidien

MA TRADUCTION

Les cuisses, les cuisses, les cuisses,

Les cuisses, les cuisses, les cuisses,

les cuisses,

La cuisse,

Les cuisses, les cuisses, les cuisses.

La lecture de ce texte fut un choc. Je le fis lire à mon voisin de table et ami Vincent et nous fûmes tous deux pris d'un puissant fou rire qui nous obligea

à quitter la salle. Je me procurai aussi-tôt *Ferdydurke*, toujours dans la collection 10/18 mais publié cette fois par Christian Bourgois en 1973, et me plongeai dans cet univers si singulier. Parvenu à la page 175, j'allais enfin redécouvrir le poème et sa traduction, mais je subis un nouveau choc, car le texte était différent !

LE POÈME

Les horizons éclatent comme des bouteilles

Une tache verte gonfle sous les nuages

Je reviens à l'ombre des pins –

d'où

J'aspire d'une bouche avide

Mon printemps quotidien.

MA TRADUCTION

Mollets, mollets, mollets, mollets,

mollets, mollets, mollets, mollets,

mollets, mollets, mollets –

mollet,

mollet, mollet, mollet,

mollets, mollets, mollets.

Ne parlant pas polonais et n'ayant pas accès au texte original, je n'avais aucun moyen de comprendre par quelle alchimie étrange la cuisse s'était transformée... en mollet ! Ainsi donc on trouvait dans la même collection deux traductions différentes du même texte ! La première avait été signée par

un certain Brone et la seconde par Georges Sédir.

Et à y réfléchir, passé la première déception, le mollet me sembla en effet bien plus gombrowiczien que la cuisse, car moins grossièrement érotique, et beaucoup plus fuyant...

Ce n'est que quelques années plus tard, à l'occasion d'un colloque commémorant les vingt ans de la disparition de Gombrowicz, que j'eus le fin mot de l'histoire, après avoir posé la question directement à sa veuve, Rita. Elle m'expliqua que « Brone » n'était rien d'autre que le pseudonyme de Gombrowicz lui-même, qui depuis l'Argentine où il s'était exilé, s'était efforcé de traduire son roman par ses propres moyens avec l'aide d'un jeune français expatrié. Tandis que Georges Sédir était un traducteur professionnel.

Telle est l'origine de ma vocation, outre l'exemple de mon oncle Léon Robel, éminent traducteur du russe. Étaient posées bien des questions sur la qualité relative des traductions et leur fidélité au texte source, le rapport entre traducteur et auteur, l'invisibilité du traducteur... qui continuent d'alimenter mon travail et ma réflexion aujourd'hui, et sont au cœur du dernier ouvrage que j'ai traduit. ♦

Traduire du “chinois”, c’était comprendre le monde

Emmanuelle Péchenart livre ici dans une langue singulièrement claire, qui correspond à sa voix précise et douce, un témoignage sur les initiateurs ou les « détonateurs » de sa vocation pour la traduction.

Le goût pour la traduction est certainement apparu dès mon enfance, baignée non dans les langues, mais dans la musique et, par le biais de la musique, dans les langues que je ne comprenais pas mais écoutais ou chantais, comme de la musique. Les récitatifs des cantates de Bach. Les chansons italiennes ou yougoslaves. Les cantiques en latin.

Je pense que je serais de toute façon arrivée à la traduction. Quand j’ai commencé à apprendre des langues (un peu d’allemand, puis l’anglais, le latin et le grec), j’ai aimé les traduire, même les austères versions, même les thèmes. Et un jour, presque par hasard, j’ai rencontré le chinois. Une

amie de classe m’a proposé d’aller suivre des cours au lycée Racine, à Paris. Françoise Moreux, qui les dispensait, a depuis raconté son histoire d’amour fou avec la Chine dans son livre *Révolue Chine* (éditions du Non Agir). Elle enseignait avec une fougue et une passion propres à contaminer l’élève la moins déterminée. Mon bac obtenu, je suis partie en voyage au Laos, à Luang Phrabang où il faisait encore bon vivre et où j’ai pu poursuivre l’étude du chinois et m’initier à celle de la langue lao. De retour j’ai bien sûr continué à me perfectionner dans ces langues.

Tout au long du processus de découverte, des mots, puis des phrases, puis

des textes, j'ai toujours cherché à transposer leur sens, à me les approprier de cette façon. J'ai l'impression d'avoir toute ma vie traversé un récit qui m'échappait et que je n'ai eu de cesse d'élucider. Traduire « du chinois », c'était comprendre le monde.

À Langues' O, dont les départements Chine, Japon et Asie du Sud-Est se trouvaient alors à la porte Dauphine, j'ai suivi les cours de professeurs éminents. Avoir la chance d'écouter François Cheng parler de poésie, Hsiung P'ing-ming de la langue classique, Jacques Pimpaneau de théâtre, pour ne citer qu'eux, c'était le meilleur des encouragements à s'engager dans l'immense domaine d'études qu'offrait la culture chinoise.

Quand j'étais déjà devenue presque une traductrice, cherchant à le devenir encore un peu plus, j'ai eu pour tutrice Viviane Alleton, qui m'a encouragée, elle aussi – et avec quelle joyeuse autorité et quelle science – dans mon travail et dans celui de vouloir, dans des recherches sur la langue et la traduction, comprendre comment cela fonctionne.

Ce sont elles et eux, les initiateurs. Ou bien les détonateurs. Tous, sans compter qu'ils étaient de grands sinologues, également linguistes, poètes

ou peintres (qui entouraient les balbutiements des débutants que nous étions avec une patience et une passion admirables), étaient également auteurs ou autrices, traducteurs ou traductrices, chacun à sa façon.

Le premier moteur avait été le goût des langues et des voyages. Avec le grec et le lao j'avais découvert de nouveaux alphabets : outre la possibilité qu'existent des sonorités différentes des nôtres, d'autres façons de les noter. Avec le chinois j'ai découvert encore d'autres sonorités, et surtout une autre façon de les mettre sur le papier, découvert que l'écriture chinoise, réputée idéo – ou pictographique, était avant tout une façon de noter des sons, tout en étant portée par ces objets étonnants que sont les « caractères » chinois, mobiles, inépuisables, farceurs, et si incroyablement gracieux. Le plaisir de les avoir sous les yeux et de les comprendre, et aussi de déjouer les tours multiples de la grammaire du chinois (réputée, elle, inexistant, car si souple, mouvante et efficace) ; la joie de m'y plonger à travers les textes des auteurs et autrices que j'aime ; le bonheur de les traduire – et par la même occasion de progresser dans la connaissance de ma propre langue – tout cela ne m'a jamais quittée. ♦